Quelques réflexions sur le thème de la beauté

Autor(en): **Pellaton, Jean-Paul**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **80 (1977)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684697

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Quelques réflexions sur le thème de la beauté

par Jean-Paul Pellaton

Au long des années, je me suis tout naturellement constitué une petite collection d'œuvres aimées, cette mémoire que l'on irait interroger si le malheur voulait que l'on soit jeté en prison ou coupé de ses meilleurs biens. Voisinent dans ce grenier des romans, des poèmes, des tableaux, des statues ou des monuments, quelques fragments d'œuvres musicales. Il me paraîtrait absurde d'en dresser l'inventaire: je sais que je les retrouverai sans peine, au besoin en feuilletant un livre ou en réécoutant un disque.

Mais le seul fait que je les aie élues, ces œuvres, montre que c'est à propos d'elles que je dois me demander ce qu'est la beauté. Car si elles me plaisent, c'est que je les ai trouvées belles et qu'il doit bien exister entre elles des similitudes qui m'aideront à dire ce que représente pour moi la beauté. Comment parler de beauté sans parler d'œuvres belles, d'œuvres qui pour moi sont belles?

Du temps de l'Ecole normale, j'avais emprunté, probablement à la bibliothèque, *Alcools* d'Apollinaire. J'en avais copié les poèmes jugés les plus beaux dans un cahier que je conserve, coincé entre deux livres. Aujourd'hui, après des années, je pense que ce sont les pièces que je retiendrais encore. Cela signifie-t-il qu'elles sont véritablement les meilleures d'*Alcools?* Qu'une majorité de lecteurs ou de critiques, devant faire un choix, aboutiraient à la même petite antho-

logie? C'est ouvrir la difficile question de la valeur de l'œuvre en soi, et elle ne nous intéresse pas ici. La seule qui vaille la peine d'être discutée est la suivante: où se situe, dans ces poèmes, la beauté que j'ai dégagée?

La beauté de ces poèmes, je la voyais — je la vois — dans la parfaite correspondance entre une idée (poétique) et son expression (poétique). Un plaisir d'ordre sensuel et proprement artistique, l'audition de vers bienvenus, double le plaisir de s'ouvrir à une vision toute fraîche du monde. Un échange s'est établi entre le poète et moi, sous une forme si juste qu'elle ne me laisse rien à désirer. En écrivant *Les Cloches* ou *Les Colchiques,* Apollinaire n'a parlé ni trop haut ni trop bas, il n'a pas enflé sa voix, il n'a pas été trop discret. La beauté d'un poème n'est pas d'abord dans la somme des beautés qu'il recèle, elle est dans cette unité que l'on ressent comme une évidence, en première lecture le plus souvent. L'on aura beau jeu, après coup, d'étudier dans leur détail la composition, les sonorités, les images: il y aura toujours eu cette impression initiale, irremplaçable. D'un poème à l'autre, les différences peuvent être immenses, leur thème, leur tonalité, leur vocabulaire n'avoir rien de commun. Qu'importe, pourvu que chacun d'eux possède cette cohérence que j'ai dite.

Je pourrais faire état d'une expérience semblable à propos de l'œuvre d'Eluard, deux tomes de la Bibliothèque de la Pléiade, d'où j'ai tâché d'extraire la substance à retenir, pour moi. Et là encore, en relisant les poèmes choisis, j'éprouve chaque fois la même satisfaction, je me sens comblé, le poète ne pouvait dire mieux ce qu'il souhaitait dire.

Bien sûr, je comprends quelle part revient, dans l'acte même de choisir, aux lectures, aux leçons, à la réflexion. Si je retiens tel poème à cause de sa perfection, c'est aussi parce que j'ai appris à distinguer la perfection. Est-ce ma nature qui me pousse à aimer les œuvres simples mais de trait élégant ou est-ce tout autant la formation intellectuelle et artistique

que j'ai pu recevoir? Par exemple, les dessins d'un vase grec me séduisent par leur finesse précise. Mais je suis plus bouleversé encore devant une stèle égyptienne ou une pièce de céramique chinoise: il me semble voir là une beauté d'un ordre supérieur, une distinction proprement aristocratique, que le vase grec (pourquoi pas?) m'a aidé à sentir.

On s'éduque au beau, cela est certain. Je dirais, en poussant plus loin, que chaque sensibilité ou chaque niveau de culture artistique possède son beau et ses canons esthétiques. Que de fois ne me suis-je pas proposé de dégager ceux, bien réels, qui régissent ce qu'on appelle le *«goût populaire»*, ce *«mauvais goût»* universel avide d'objets sentimentaux, d'amalgames insolites et luxueux, des objets qui enchantent leurs possesseurs autant au moins que m'enchante un sonnet de Louise Labé ou de Baudelaire.

Les œuvres où, en fin de compte, je trouve le plaisir le plus riche laissent toujours un certain parfum de mélancolie, un peu de vague. C'est dans Rilke, dans Tchékov, dans telle page des *«Mémoires d'Outre-Tombe»* ou dans le Flaubert de *«Par les Champs et par les Grèves»* que je perçois cette suprême vibration de la sensibilité, aussi bien que dans Schubert et, ici et là, dans Debussy.

Des grandes œuvres d'art redescendre à mes travaux personnels semblera prétentieux ou incongru. Mais comment répondre autrement à la question de l'Emulation, en elle-même indiscrète?

Il se trouve que j'ai abordé un genre littéraire, la nouvelle. Toutes sortes de raisons m'ont poussé vers cette forme artistique. L'une d'elles est que j'y ai reconnu plus d'une similitude avec le poème. Comme le poème, la nouvelle ne dispose pas de beaucoup de temps. Dès lors, elle doit se montrer efficace dès la première ligne. Chaque mot pèse, et le moindre faux-pas dans la marche du récit, la moindre fausse note dans le ton ou dans le choix du vocabulaire peuvent la faire échouer. Il existe donc une esthétique de la

nouvelle. Là aussi, la beauté s'obtient par un équilibre aussi parfait que possible entre tous les éléments en présence: le petit drame dont elle se fait la narratrice, les personnages, un langage, une dimension.

«Rien de trop», cette maxime chère aux Grecs, voilà la règle d'or pour qui veut écrire des nouvelles. Je me suis efforcé de la suivre dans toutes les miennes, une bonne centaine, plusieurs ayant eu pour seule visée de me servir à exercer telle technique, le dialogue, l'ouverture, la perspective romanesque...

Mais l'essentiel, dans ce travail de création, ne m'est jamais apparu de rechercher la beauté pour soi, de vouloir d'abord *«faire beau»*. C'est à faire juste que je me suis appliqué. Pas question, par exemple, de moduler des phrases, de jouer avec les mots. Il y a bien d'autres besognes! Ce qui compte vraiment, quand je compose une nouvelle, c'est la mise en forme d'une matière complexe, d'un discours que je prends la liberté de commencer et que je dois terminer de manière à (me) satisfaire, à (me) plaire. Je vois dans ce travail quelque ressemblance avec celui du dessinateur, dont le crayon, s'il est bien conduit, ne déviera pas et donnera à l'œuvre son fini, plénitude et économie se répondant.

A quoi servirait-il qu'un paragraphe soit *«bien écrit»*, soit *«beau»* si le caractère de mon personnage s'accorde mal avec son langage, si l'intrigue sue l'invraisemblance, si le *«tempo»* narratif ne respecte pas le genre même de l'histoire proposée? Dans cette variété de fils qui seront tissés, noués, dénoués, une unité doit se faire sentir.

Il apparaît assez que l'unité par miracle obtenue dans l'ordre du langage littéraire, c'est-à-dire de la convention et de l'artifice, entretient des rapports avec le vivant, mais des rapports fort complexes. La nouvelle ne doit pas tricher avec le réel, semble-t-il, et pourtant j'ai écrit plus d'une nouvelle fantastique aux données délibérément imaginaires: l'histoire d'une *«après-vie»*, celle d'un homme qui rencontre

son double, celle d'un messager en quête d'une contrée inexistante... Cest que le récit, une fois le thème lancé, possède sa logique interne, à laquelle ce serait péché de ne pas obéir. Dans ce monde-là, les êtres et les choses conservent tout au long leur identité.

Mais je ne pense pas que la nouvelle puisse n'être que réussite extérieure, technique, un bel objet. Tournée vers le fantastique ou plutôt calquée sur la vie, elle obtient sa vraie dimension quand elle éveille en nous de la sympathie pour les autres. Pourquoi cette mise en scène des êtres humains sinon pour qu'ils nous rendent mieux sensibles aux mouvements de notre cœur?

Dans presque toutes mes nouvelles, j'ai arrêté mon regard sur un petit moment d'une existence, un moment crucial, pas nécessairement dramatique, mais assez significatif pour qu'un caractère s'y révèle, pour que le sort d'un personnage s'y joue. Il y a ainsi, dans un de mes récits *«Le Passage»*, une veuve à qui l'on offre un riche mariage, mais qui hésite, tergiverse, délègue sa fille pour *«tester»* le futur foyer, et qui se décide enfin. Si je suis parvenu à faire partager au long d'une dizaine de pages les sentiments contradictoires de cette femme, et à condition que j'aie résolu l'accord entre la langue, le thème et les personnages, alors j'aurai atteint une certaine forme qui pourrait avoir l'apparence de la beauté.

Jean-Paul Pellaton